

Un vent de gauche

Marius et Jeannette. Robert Guédiguain

Western. Manuel Poirier

Jacques Kermabon

Numéro 88-89, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23404ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (1997). Compte rendu de [Un vent de gauche / *Marius et Jeannette.* Robert Guédiguain / *Western.* Manuel Poirier]. *24 images*, (88-89), 30-31.

UN VENT DE GAUCHE

PAR JACQUES KERMABON

MARIUS ET JEANNETTE ■ Robert Guédiguian**WESTERN** ■ Manuel Poirier

Le jour où Jacques Chirac, président de la République française, est venu en catimini pour une réception à l'abri du bunker, à quelques centaines de mètres, plus loin sur la Croisette, le collectif en faveur des sans papiers donnait une conférence de presse. Le court métrage *Nous les sans papiers de France* réalisé grâce à l'appui de cinéastes et autres professionnels pour soutenir cette action, diffusé dans de nombreuses salles en France, fut présenté à Cannes avant plusieurs films français quand le réalisateur le demandait. Un vent de gauche soufflait sur le festival et cette ambiance laissait augurer — mais nous n'osions y croire — ce qu'il advint aux fameuses élections législatives anticipées. Il était palpable lorsque après la projection de *Marius et Jeannette* des spectateurs bouleversés remercièrent Robert Guédiguian de montrer des personnes et de tenir des propos absents habituellement des écrans. À son générique final, Manuel Poirier a accolé à chaque nom un petit drapeau correspondant à l'origine du collaborateur, manière de soutien à ceux qui s'opposent aux relents nationalistes qui planent sur la France. Ces deux films, *Marius et Jeannette* et *Western*, s'ils ne se ressemblent pas, ont en commun de se dérouler en province, au sein des classes sociales les plus modestes (prolétariat, petite bourgeoisie) filmées à leur hauteur, bref, font entendre un ton, une musique qui n'appartenait plus guère au cinéma français.

Le petit théâtre de Guédiguian, avec ses personnages typés, plus marionnettes que plausibles, son intrigue qui flirte avec le burlesque, les conventions du mélodrame (le secret de Marius, sa disparition que Jeannette vit comme une trahison alors qu'il s'agit d'une preuve d'amour...), m'évoque ce qu'écrivit Bazin à propos de *Boudu*: «la vie des personnages, des objets, de la lumière [sont] posés sur le drame comme des couleurs sur le dessin mais sans lui être directement subordonnés. Il peut arriver qu'il soit de l'intérêt même du dessin et de la couleur de déborder l'un sur l'autre. Renoir tire des effets d'autant plus subtils de leur décalage qu'il sait admirable-

ment les réunir quand il le veut.» Je ne mets bien sûr pas Renoir et Guédiguian sur le même plan, simplement, *Marius et Jeannette* n'est en rien un film homogène, policé, ne se préoccupe pas de séduire par des jolieses ni de peaufiner chaque raccord, mais avance, s'ébroue, tel ses personnages, passe de la farce au mélodrame, de la prise de position politique à la tendresse. Les acteurs jouent avec tout ce que ce verbe contient de part de jeu, au-delà même du goût de



Marius (Gérard Meylan) et Jeannette (Ariane Ascaride).

la théâtralité affiché par les personnages. On rit, on est complice, parfois un peu agacé de cette complicité qui nous caresse dans le sens du poil, mais soudain le film émeut, touche juste, d'une manière parfois inattendue, avec bonheur, générosité.

Guédiguian conte une histoire d'amour entre Jeannette, grande gueule, caissière au supermarché, mère de deux enfants et Marius, gardien d'une usine désaffectée. Le sous-titre «Un conte de l'Estaque» explicite, si besoin est, combien Guédiguian ne se prétend pas réaliste. À une certaine époque, nous aurions parlé de «distanciation», distanciation qui prend ici les couleurs de la farce, renoue avec la tradition populaire et revendicative de la marionnette.



Paco (Sergi Lopez) et Nino (Sacha Bourdo).

Western côtoie d'autres rives. L'Atlantique d'abord puisque ce road movie se déroule en Bretagne dont il restitue la lumière singulière. Si conte il y a, il est initiatique; les deux héros, le beau gosse Paco et le pitoyable, chétif Nino, au terme d'un certain nombre de rencontres, verront leurs destinées s'inverser. Manuel Poirier joue des méandres du hasard, des attermolements du destin. Chaque saynète, relativement autonome, est moins la conséquence de ce qui précède qu'elle ne vaut pour elle-même, dans l'étirement de son présent. Elles pourraient être facilement autres ou intervenir sans dommage dans un autre ordre. Leur engrenage dramatique procède plus d'un effet de strates accumulées par lesquelles la mue des protagonistes, leurs contaminations réciproques — pourrait-on dire — s'opèrent progressivement à un point que l'on n'aurait pas soupçonné. Car, hormis leur aptitude à marcher sur les mains, tout les oppose. D'origine espagnole, Paco, honnête et terne représentant en chaussures, plaît aux femmes et cela ne lui déplaît pas. Son attrait pour une charmante auto-stoppeuse lui vaudra sa première rencontre avec Nino. Lui, se dit russe mais on a peine à le croire. Sans le sou, sans but, malingre, il fait la route, fait pitié aussi comme ces éternels perdants de la vie (en français on dit *loser*), dans le genre collant, et il désespère de trouver un jour la femme qui l'aimera.

Chemin faisant, la comédie tendre de Manuel Poirier s'immisce dans une France modeste, ni battante ni désenchantée, auprès de jeunes quadras solitaires qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à ceux que chante Kent (*On fait c'qu'on peu, Juste quelqu'un de bien...*). Sans doute ont-ils eu un jour d'autres rêves mais ils ne souffrent plus de désillusion. Ils aiment la compagnie des femmes, les jeux de la séduction, s'accommodent de menus mensonges. Elles,

n'échangeraient pas leur solitude contre des rencontres sans lendemain. Des vies ordinaires, sans éclat, confrontées à un climat social tendu que dépeint au passage Manuel Poirier.

Western n'incite pas à gloser, il se donne à regarder, fait partager ces petits riens, les éternels espoirs d'amour, les rencontres, les bavardages, le temps qui passe... Ce film qui respire en scope appartient plus à la vie qu'au cinéma, il commence par un enchaînement de hasards et ne se clôt pas vraiment. On a moins envie d'en parler que de ruminer pour soi-même la sensation dans laquelle il nous a plongé. On se plaît en sa compagnie comme on se love dans le roman d'un auteur qui, n'étant pas parmi les plus grands, n'appelle pas beaucoup de commentaires, mais procure un plaisir sans tapage tissé d'une émotion discrète, de rires, d'une connivence aussi qu'on s'imagine vaguement secrète. ■

MARIUS ET JEANNETTE

France 1997. Ré.: Robert Guédiguian. Scé.: Jean-Louis Milesi et Guédiguian. Ph.: Bernard Cavalie. Mont.: Bernard Sasia. Int.: Ariane Ascaride, Gérard Meylan, Pascale Roberts, Jacques Boudet, Frédérique Bonnal, Jean-Claude Darroussin. 102 minutes. Couleur. Dist.: Alliance.

WESTERN

France 1997. Ré.: Manuel Poirier. Scé.: Poirier et Jean-François Goyet. Ph.: Nara Keo Kosal. Mont.: Yann Dedet. Mus.: Bernardo Sandoval. Int.: Sergi Lopez, Sacha Bourdo, Elisabeth Vitali, Marie Matheron, Basile Siekoua. 136 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm.

Sorties prévues: automne.